L' Art décoratif pour tous / Léon Ruffe, directeur




L'ART DÉCORATIF POUR TOUS
Le N° 20 c.es
N° 7
Paraît le Vendredi
4 Avril 1902
Une Chaise & une Table construisable pour Amateur.
SCHWARZ
Editeur
9, Rue Sainte-Anne, PARIS
ABONNEMENTS :
Paris
Un An . . 10 fr.
Six Mois . . 6 fr.
Province
Un An . . . 11 fr.
Six Mois . . . 7 fr.
Léon RUFFE
Directeur
BIBLIOTHÈQUE FORNEY

Concours de *L'ART DÉCORATIF POUR TOUS*

250 FRANCS DE PRIX

Désireux de contribuer efficacement à la propagation des idées décoratives nouvelles, dans toutes les classes de la Société, l'*Art Décoratif pour Tous* a décidé d'organiser entre ses lecteurs de nombreux concours.

Le sujet du premier concours est la décoration d'une cheminée ordinaire de salon, d'atelier ou de cabinet de travail ; les matériaux à employer sont le bois et les tissus — soie, velours, lainage ou tapisserie.

Les concurrents devront joindre à leur projet un devis en établissant très exactement le prix de revient, car il sera tenu compte de la modestie de ce prix dans l'appréciation des croquis envoyés.

DEUX CENT CINQUANTE FRANCS DE PRIX EN ESPÈCES

sont attribués à ce Concours :

1er Prix. . . . . 100 francs — 2e Prix. . . . . 50 francs — Quatre Prix de 25 francs.

Le Jury sera composé de :

MM. BING, Directeur de la Maison de l'*Art Nouveau* ;
Roger MARX, Inspecteur des Beaux-Arts ;
Ch. PLUMET, Architecte ;
MM. Jules RAIS, Critique d'Art ;
Léon RUFFE, Directeur de l'*Art Décoratif pour Tous*.

Le concours sera clos le 30 Avril. Les projets, qui devront être exécutés au trait rehaussé de couleur, seront reçus jusqu'à cette date par M. le Directeur de L'ART DÉCORATIF POUR TOUS, 9, rue Sainte-Anne.

Les envois ne seront pas signés, ils porteront un pseudonyme ou un signe répété sur une enveloppe cachetée, qui contiendra le nom et l'adresse de l'artiste.



LES Lecteurs exposants nous sauront gré de leur rappeler que les œuvres d'art décoratif devront être remises :
Pour la *Société des Artistes Français*, les 16 et 17 Avril.

CONCOURS de la CHAMBRE SYNDICALE DES MIROITIERS



CE Concours a pour but la composition et l'ornementation des objets suivants, où la miroiterie et le staff doivent occuper la place prépondérante ; il aura lieu, ainsi que l'Exposition, du *20 au 25 mai* prochain. Les dessins devront être remis au Secrétariat des Chambres Syndicales, 3, rue de Lutèce, trois jours avant la date indiquée ci-dessus.

Les objets à mouler sont les suivants :

1re Catégorie. — Une glace de cheminée, de 2m 10 × 1m 30. Huit prix seront attribués à cette catégorie : 1er, 300 fr. ; 2e, 250 fr. ; 3e, 100 fr. ; 4e, 100 fr. ; 5e, 6e, 7e et 8e, 50 francs chacun.

2e Catégorie. — Un miroir mesurant d'extérieur 1m 40 × 0m 90 (maximum).

Six prix seront attribués : 1er, 250 fr. ; 2e, 150 fr. ; 3e, 100 fr. ; 4e, 5e, 6e, 50 francs chacun.

3e Catégorie (au choix, Paravent, 3 ou 4 feuilles — Console — Table console — Glace dans panneau sur lambris — Écran sur pied — Étagère ornée de glaces - Coiffeuse — Jardinière — Glace applique — Tonneau console avec cartel ou baromètre — Vitrine à bibelots d'art — Bordure pour tableau, peinture ou gravure, etc., etc.). Pour cette dernière catégorie, il sera attribué 500 francs de prix : 1er, 200 fr. ; 2e 100 fr. ; 3e et 4e, 50 fr. chacun.

Le Jury est composé de MM. Frantz JOURDAIN, critique d'art, président du Syndicat de la Presse Artistique ; PLUMET, architecte ; JANSEN, tapissier-décorateur ; PASQUIER, sculpteur ; Charles BROT ; CODONI et FILLETTE, miroitiers.

Pour les renseignements complémentaires, s'adresser au Secrétariat, 3, rue de Lutèce.

EXPOSITION DES ARTS INDUSTRIELS

Sur la proposition de M. CARABIN, le Jury artistique du Musée Galliera a décidé d'organiser annuellement une Exposition de modèles pour les Industries d'art, tels que : bronze, orfèvrerie, bijouterie, étoffes, papiers peints, céramique, verrerie, etc.

La première Exposition des modèles aura lieu au Musée Galliera, du 1er au 30 juin 1902. Les modèles devront être déposés au Musée, du 15 au 25 mai prochain.

S'adresser, pour renseignements complémentaires, à M. le Conservateur du Musée Galliera, 10, rue Pierre-Charron, tous les jours, de midi à 3 h. 1/2, excepté le lundi.

PETITE CORRESPONDANCE

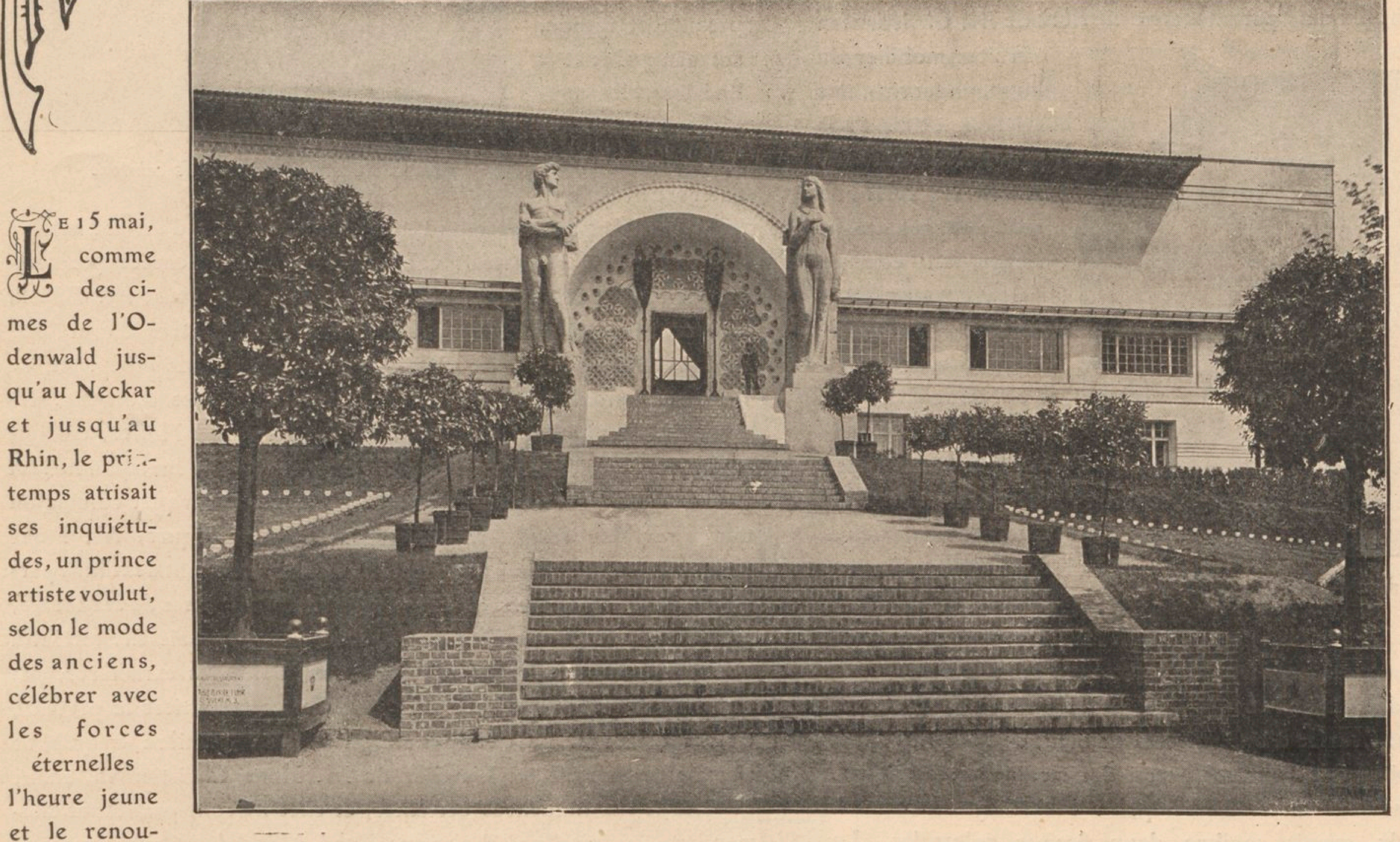
Mme B..., *Valognes.* — Nous pouvons vous envoyer, contre remboursement, un appareil complet pour le dessin au crayon incandescent, éprouvé auparavant par un de nos artistes. Dites-nous seulement quel genre de travaux vous désirez exécuter, afin que nous puissions vous fournir une pointe appropriée.

M. ARGAUD. — Donnez-nous les dimensions de votre cheminée. Nous vous fixerons le prix des motifs décoratifs qu'elle peut comporter, et nous nous chargeons de vous en fournir les planches, grandeur d'exécution.

MARIE-LOUISE. — Certainement, nous pouvons vous proposer plusieurs modèles de boîte à gants et d'étagère, en bois blanc susceptible d'être pyrogravé.

La « Cité des Artistes »

DE DARMSTADT



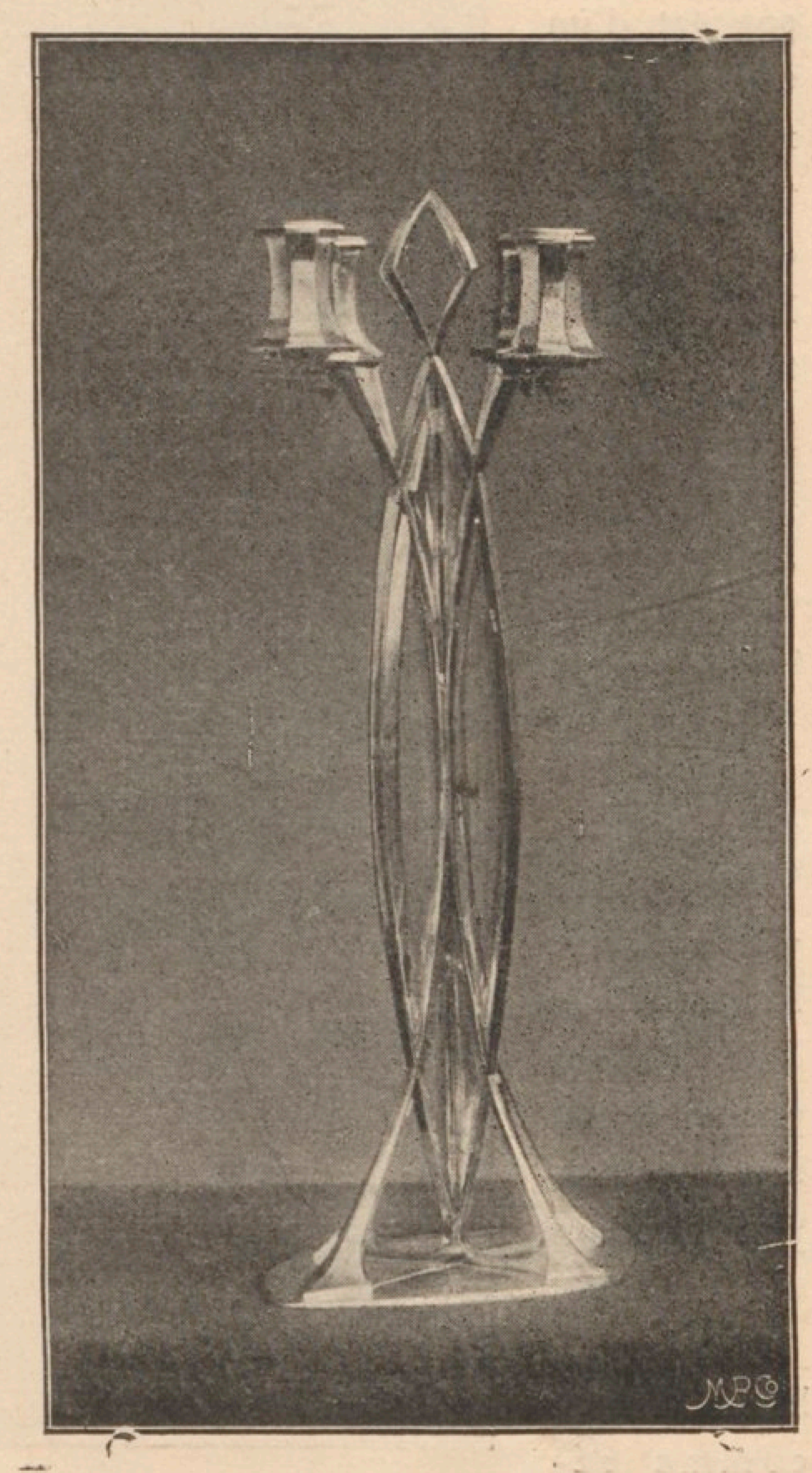
Künstler-Kolonie : Darmstadt. — *Ernst Ludwig Haus* (Maison d'œuvre).
J. M. Olbrich, architecte ; L. Habich, sculpteur.

Le 15 mai, comme des cimes de l'Odenwald jusqu'au Neckar et jusqu'au Rhin, le printemps atrisait ses inquiétudes, un prince artiste voulut, selon le mode des anciens, célébrer avec les forces éternelles l'heure jeune et le renouveau de la beauté. Ce fut pour inaugurer la « Cité des Artistes », à Darmstadt. Arrivé devant le large bâtiment qui, baptisé de ses prénoms, renferme les ateliers des sept artistes qu'il a conviés, réunis, protégés pour faire de sa capitale un centre d'art décoratif allemand, le grand-duc de Hesse y fut salué par une fanfare de tubas. Entre les statues de l'Art et de la Science, descendant à pas lents les degrés du portique de la *Maison Ernest-Louis*, un cortège sortit, éclatant de draperies et de fleurs. Des musiques lamentaient avec lui l'existence étroite et sans splendeur. Tout à coup, dans la clameur des trompettes éparses sur les terrasses des cottages, paraît l'Annonciateur de la vie nouvelle. Il révèle les jours de joie promis aux volontés créatrices. Sur ses mains levées, archevêque de l'Harmonie, il érige, comme un ostensoir, le prisme symbolique, symbolique du charbon par son propre génie transformé en diamant.

Lyrique, philosophique, sentimentale, illustrée de liturgies païenne et catholique, cette solennité prétendait être la « première fête dans l'esprit de l'esthétique moderne ». Quant à la cité dont on inaugurait ainsi les pavillons inachevés, elle se présentait plus modestement sous l'aspect d'un « document de l'art allemand ». Et, de fait, ce ne pouvait être à une œuvre particulariste que devaient s'accorder ces sept artistes dont un seul était hessois, venus du Nord et de l'Est et pour la plupart soumis à la conception générale d'un jeune architecte autrichien. Encore n'y a-t-il pas d'exemples en art d'écoles émancipées de toute influence étrangère. Le décor moderne emporte de ses essais internationaux plus d'un caractère commun. Ici, qui pourrait démêler la sécheresse écossaise, anglaise, du méandre belge ou viennois ?

C'est dans la forme d'une exposition que la « Cité des Artistes » parut d'abord. Exposition fort originale puisque, au contraire de notre conception barbare de la valeur de l'effort humain où tant de palais éphémères se résolvent en décombres,

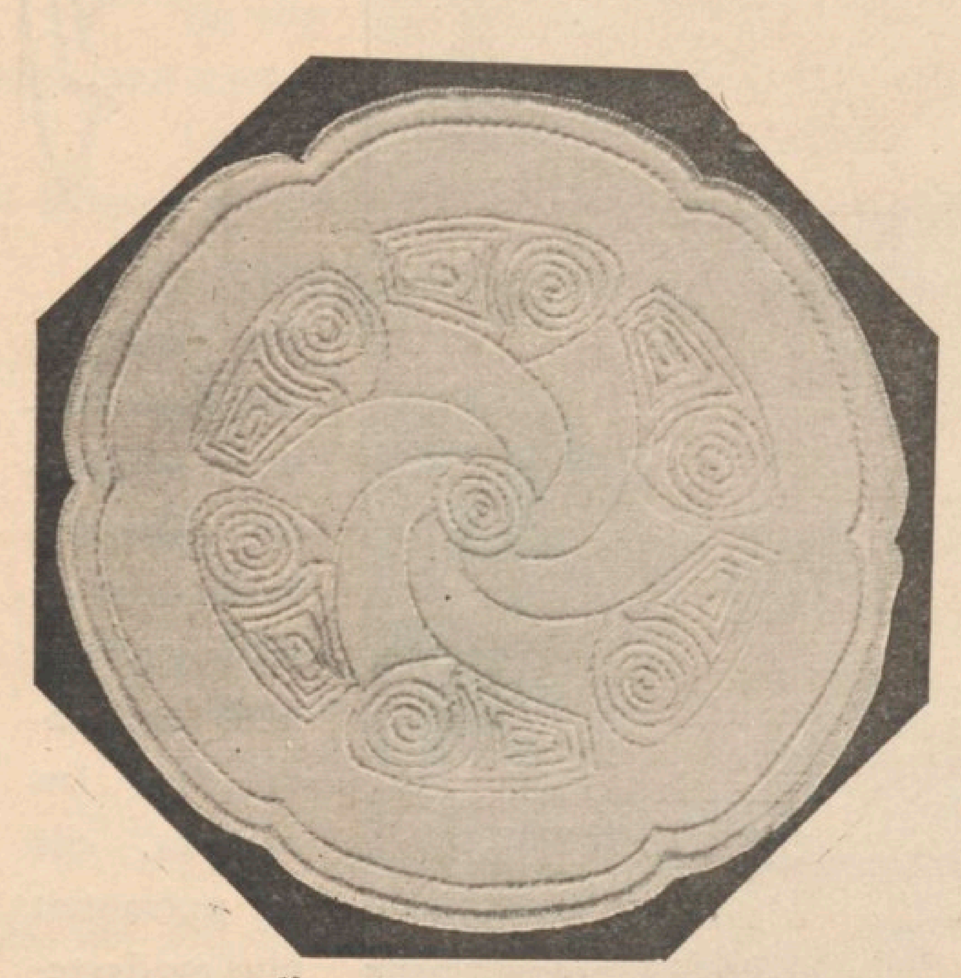
PAUL BÜRCK. — *Dessous de plat*



PETER BEHRENS. — *Flambeau argenté*

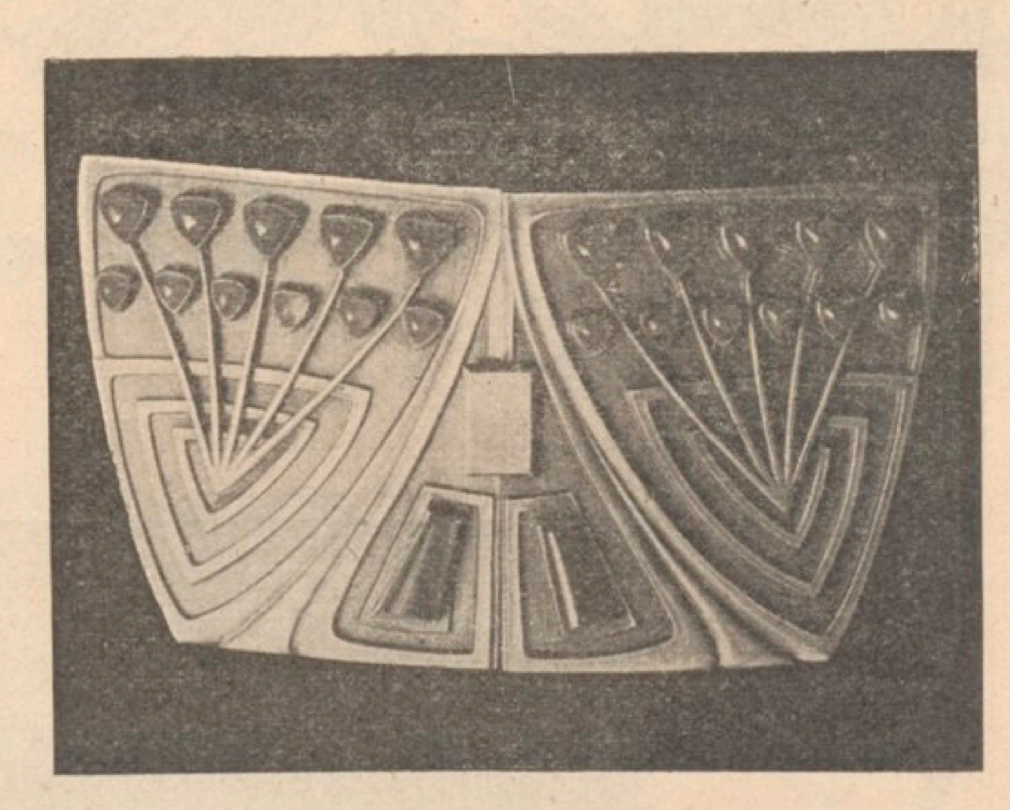
les rares éléments n'en sont ni détruits, ni — actuellement — dissociés, et que, sauf certains pavillons provisoires, c'est de maisons durables, habitées par leurs constructeurs, qu'il s'agit. Pour la sauvegarde de l'histoire, M. A. Koch vient, au reste, d'en publier les plans, les vues, avec une perfection typographique et une abondance critique qui font de cet ouvrage : *Grossherrog Ernst Ludwig und die Darmst. Kuenstler Kolonie*, d'où sont extraits nos clichés, un excellent ouvrage de bibliothèque.

Un restaurant illuminé par une fauve verrière de M. Christiansen offrait un mobilier, du linge, un service, des cristaux composés par MM. Olbrich, Bürck. Il y avait une salle de spectacle curieuse, un étrange Salon. Et pour l'éducation florale des visiteurs, un théâtre de fleurs étoilait autour de son palmarium ses petites serres triangulaires dallées de marbre où sanglotaient des jets d'eau.

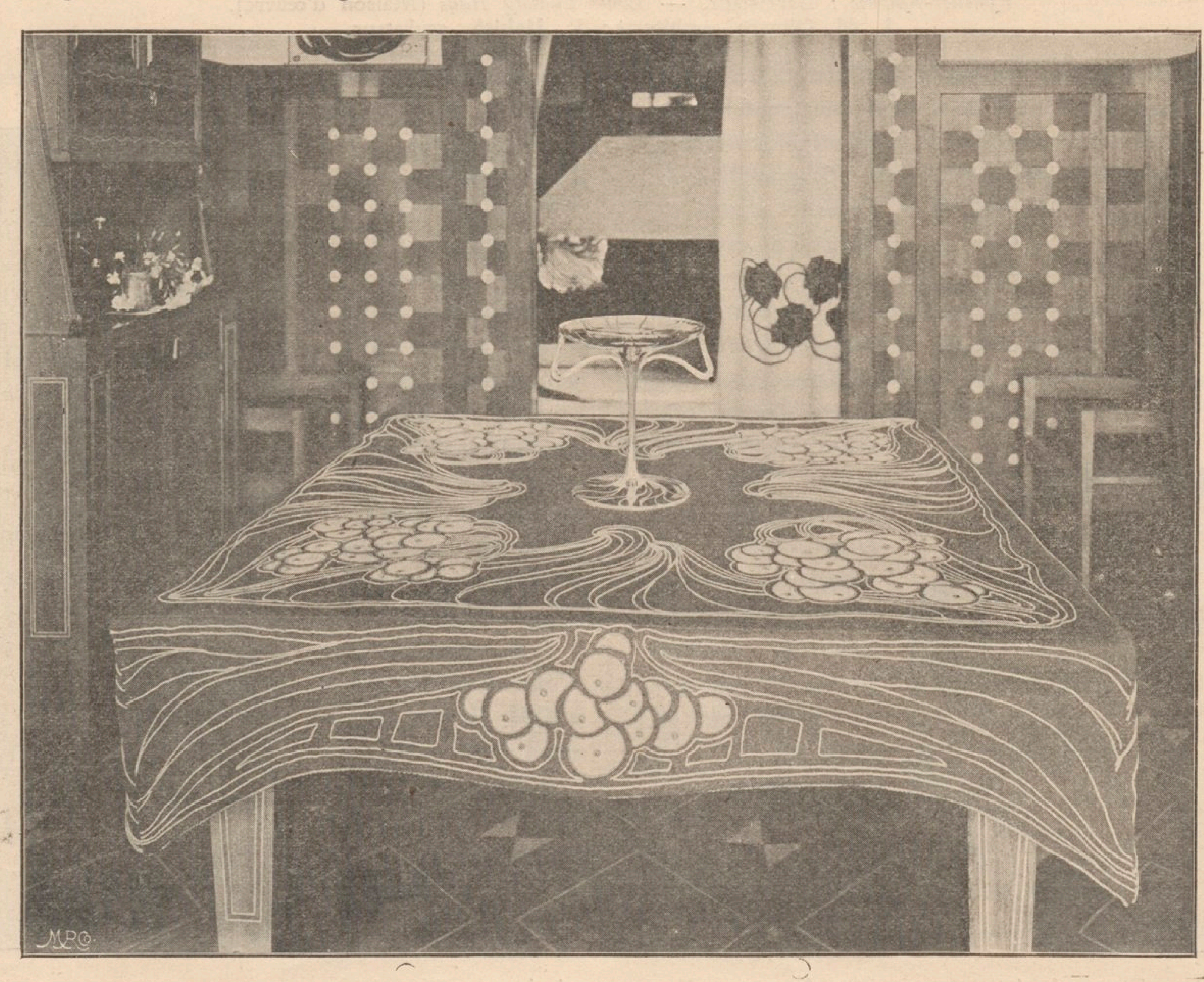


PAUL BÜRCK. — *Dessous de plat*

Ces édifices de profils paradoxaux, les kiosques et le portique à pylônes égyptiens décorés de fresques dans le vieux goût germain, sont détruits. Reste la Cité et le groupement de ses façades blanches, fleuries d'or, heurtées de bleu, de rouge, trouées de loggias, dominées de terrasses parmi des jardins géométriques, autour de la *maison d'œuvre*. Le sculpteur Habich y a rudement épannelé dans le granit sombre deux figures colossales. La porte s'ouvre sur une salle de fêtes, au sommet d'un escalier monumental à trois paliers, entre de grêles colonnettes de bronze dont les chapiteaux faits de têtes aux orbites dévastées soutiennent des guerrières porte-couronnes. Une galerie vitrée dessert les ateliers éclairés à l'opposite de la façade principale dont l'extension toute horizontale, blafarde, reste comme sépulcrale et muette. M. Olbrich, l'architecte de toute la colonie, si l'on en excepte la maison de M. Peter Behrens, y montre ses fantaisies d'une verve pesante et rapide, ses singularités linéaires, les ressources limitées de la simplicité la plus tourmentée qui soit ; M. Habich, des sculptures, des maquettes d'un art net, un peu rigide, qui se distrait volontiers des fortes pensées que commande l'art public par de petits bronzes à grotesques ; M. Bürck, une œuvre diverse pleine de souvenirs des peintres d'autrefois, des maîtres du bois, de Bœcklin, de caprices libidineux et de hantises symboliques ; M. Bosselt, des orfèvreries d'argent, des médailles, des bijoux ; des bijoux aussi, M. Patriz Huber, disciple ingénieux, fécond des ébénistes anglais. Leur lourdeur, qu'il ne faut pas accuser de notre point de vue latin, mais marquer comme un des caractères essentiels des créations germaniques, M. Peter Behrens l'héroïse en quelque sorte. Sa vision monumentale étonne parfois dans la composition de ses parures, dans les galbes de ses verres, de ses poteries, de ses bronzes d'ameublement ; mais elle atteint à la perfection du style, du style ethnique, dans des caractères, des ornements typographiques auxquels il offre volontiers le prétexte de ses discours. Le champ s'élargit-il, cette manière s'équilibre abondante et pensive. L'atelier de M. Hans Christiansen, enfin, s'il établit des influences certaines, et elles ne sont pas toutes allemandes — car tel pastel évoque René Ménard, et voici presque des Osbert — montre par cent cartons de tapis et de vitraux l'apport le plus certain de ce vigoureux coloriste à la renaissance du décor allemand. Mais ce ne sont que des fragments. L'œuvre est là, dans ces maisons, totale, souvent improvisée, luxuriante mais incomplète, laborieuse et hardie dans son dessein, mais encombrée de trop de poncifs de *modern styl* — déjà — inégale et in-

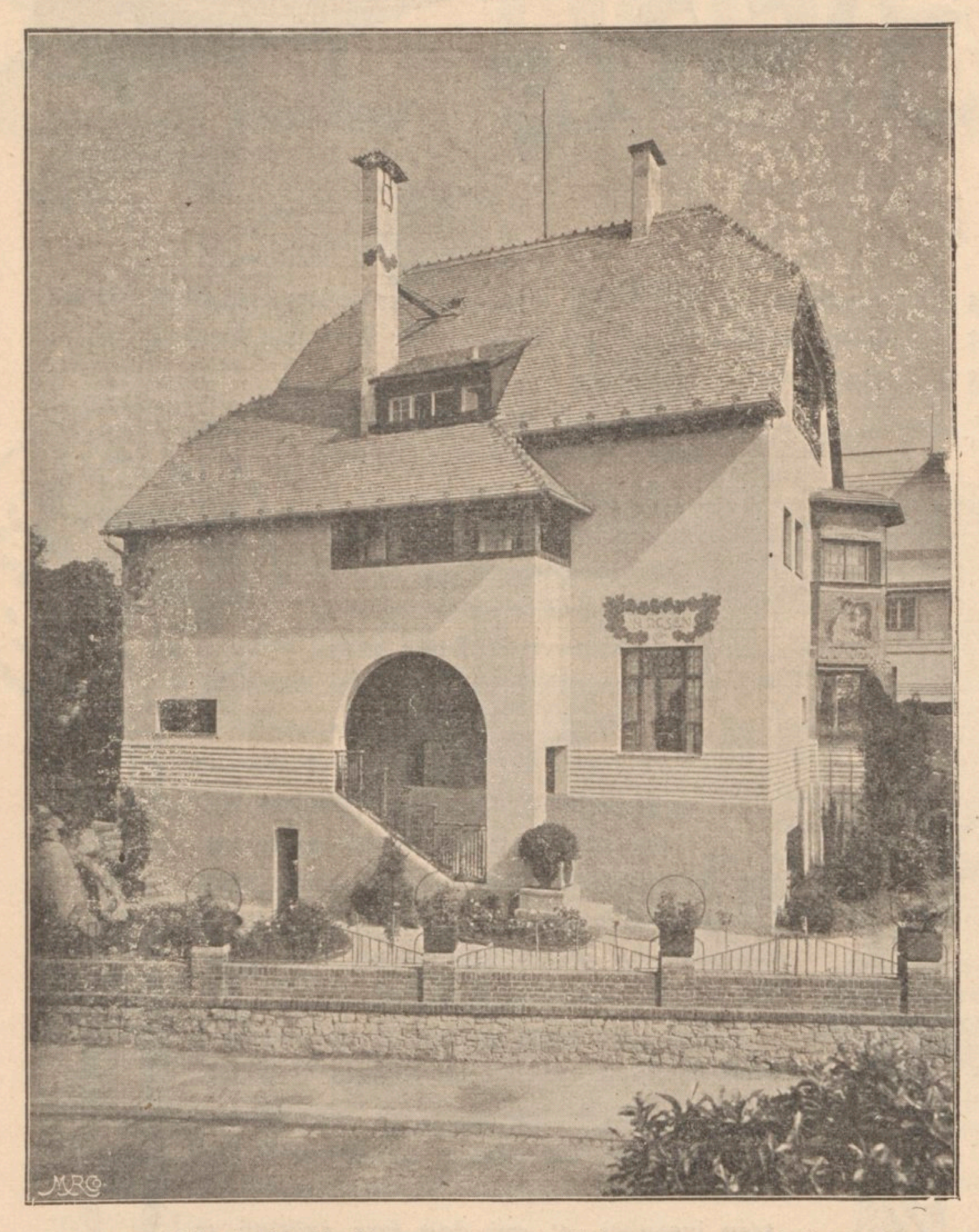


PATRIZ HUBER. — *Boucle de ceinture*



HANS CHRISTIANSEN. — *Tapis de table* (Salle à manger de la villa *In Rosen*)

stable. Au rez-de-chaussée, une antichambre, un hall, une salle à manger, un petit salon ou fumoir, parfois une salle de musique ; des chambres à coucher, le bain au premier étage ; au second, les



IN ROSEN. — Villa de M. H. Christiansen, en collaboration avec M. J. M. Olbrich.

chambres d'amis et des gens de service ; la cuisine, la buanderie, le bain des domestiques en sous-sol ; telle est à peu près l'économie générale de ces hôtels. Des caves aux combles, la même inspiration agrémente tout, quand ce n'est pas le même motif. Les installations les plus sobres ne sont pas les moins plaisantes. Il y a souvent plus à retenir pratiquement d'une cuisine que d'un boudoir, d'une chambre d'amis menuisée sous les toits, que d'une véranda. L'espace étant restreint, et son utilisation assez peu savante en somme, les dégagements sont d'une extrême incommodité. Il ne saurait être question de décrire ici toute la cité. Sans méconnaître ce qu'offre d'ardente originalité le talent de M. Bürck — mais l'occasion ne lui a guère encore été offerte d'en assouplir les ressources dans un aménagement intérieur, ni toute l'habileté par où M. Patriz Huber naturalise l'esthétique préférée des Anglais et des Belges, c'est chez MM. Olbrich, Christiansen et Behrens qu'on recueillera les meilleurs éléments d'appréciation.

MARQUE de l'éditeur ALEXANDER KOCH (Darmstadt)

La maison de M. Olbrich domine un carrefour dont une fontaine décorative flanque le pan coupé. Au large toit qui la protège s'accroche une galerie de fleurs. La *piazza*, sorte de véranda ouverte pour les soirs de printemps et d'automne, conduit dans l'antichambre aux vasques de marbre. Une cheminée immense, un trône doré parmi des bois ténébreux, des lampes opposées en bataille au plafond, caractérisent le hall où le premier étage déborde en balcon pour soutenir un piano. La salle à manger blanche, meublée de cerisier, comporte des buffets monumentaux, une fontaine de marbre à mosaïque d'or, et la table est dressée d'étains dont la clarté donnante s'illumine d'améthystes. L'auteur assure que c'est très confortable, et au reste d'une grande simplicité. Un *studio* s'ouvre auprès ; le mobilier en est d'érable gris sur des tentures de moire ; M. Olbrich l'a conçu pour être l'atelier de ses premiers projets. Sans doute ses imaginations sont curieuses ; mais avec leur massivité bizarre, la manie triangulaire de leurs décors d'arbres de boîtes de bergerie, l'obsession de leurs damiers, et des harmonies toutes littéraires, on peut croire qu'elles gagneraient à grimper plus souvent l'étroit escalier qui monte à la chambre violet épiscopal, à la « chambre bleue », à la « chambre verte », à la « chambre rubis », si la réflexion reposée ne s'y aveugle pas tout à fait à la nature, à la logique des matières et des besoins.

Cette décoration architecturale par *à plats*, sans souplesse dans l'insertion des plans ni dans le jeu des lumières, M. Hans Christiansen la souligne encore dans son cottage. Les partis pris sont francs, violents. Si des fresques autour des fenêtres et de la mosaïque d'une lourde bow-window qui font fleurir par-dessus les roses du jardin les rouges et les bleus intenses de leurs roses stylisées, le regard pénètre dans l' « entrée », ce sont des roses en traits d'or dans des méandres d'argent sur un mur blanc ; des roses dans le hall, où la cheminée de marbre gris, soutenue par un appareil de briques bleues, prend des airs de sarcophage, où le piano se tapit sous les boiseries verdâtres de l'escalier, où l'on s'attend à voir les lustres s'envoler comme la pacotille d'un marchand de ballons jusqu'au plafond étoilé qui, dans la chambre à coucher bleu sombre et violette, semble veiller le catafalque du lit ; des roses, des roses partout. Mais la chambre des enfants est d'un joli parti, avec son mobilier candide de nursery et les paysages de légende autour des couchettes. Mais de-ci de-là luisent des vitraux gorgés d'atmosphère opaline ou recéleurs de couchants. Les roses enlacées brodent les tentures, rehaussent les nappes, pâlissent aux tapis. C'est d'un charme ingénieux, tyrannique. C'est de la décoration qui ne vise qu'à décorer. Est-ce là de l'*art décoratif?*

Du moins, excepte-t-on l'Adam avec Eve de la « window » que la pudeur hessoise contraignit, dès le Paradis, de se vêtir au moins d'épines, et une allégorie dans le hall, M. Christiansen n'abuse-t-il pas trop du symbole. Ailleurs, les débordements en sont insupportables.

JULES RAIS.

(A suivre.)



PETER BEHRENS. — *Veilleuse* (métal et verre opalin)

L'ORFÈVRERIE

A. COSSARD

Après s'être introduit dans toutes les pièces de l'intérieur moderne, il était logique et inéluctable que l'art nouveau ne s'imposât pas également dans la salle à manger.

De tout temps les hommes ont aimé le luxe sur leur table. C'est ainsi qu'aux temps où l'orfèvrerie était en retard sur les autres arts, où la vaisselle était remplacée par un simple morceau de pain et la fourchette par les doigts des convives, on se faisait une vanité d'étaler des nappes somptueuses. Comme le surtout artistique était pareillement ignoré alors, on se servait de fleurs tout simplement en guise de décoration. La table était couverte d'une jonchée de roses; les mets y reposaient sur des feuillages.

Puis, peu à peu, les fleurs et les feuilles furent remplacées par des imitations d'argent et d'or, vaisselles massives et toujours grossières quand même, jusqu'au moment où la table fut dégagée, ornée seulement et pas surchargée par les ustensiles dont nous nous servons encore.

Mais, parmi ces ustensiles même, une réforme s'opère de nos jours. On veut les renover, les mettre en rapport et en accord avec nos mœurs, nos aspirations et nos goûts. Il n'est point de corbeille de noces, aujourd'hui, qui ne renferme son service complet d'argenterie, reproduction souvent trop commerciale d'œuvres pompeuses et surannées.

Nous pensons aider à l'affinement des productions industrielles en donnant différents modèles d'ustensiles de table, d'une conception simple et distinguée. Il n'est pas plus coûteux de fabriquer ces objets artistiquement, que de les établir dans une forme grossière et vulgaire.

CUILLÈRE

PETITE PELLE A SEL

LOUCHE ARGENT

SALIÈRE, ARGENT CISELÉ

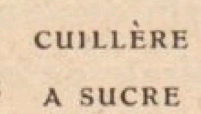
D'abord nous présentons une cuillère, de forme élégante et nouvelle bien en main et judicieusement conçue; puis une louche, svelte et de dessin élancé, ensuite une cuillère à sucrer les fruits, ornementée de feuilles de trèfle.

Plus bas c'est une salière, en argent ciselé, qu'un pélican semble garder en factionnaire incorruptible.

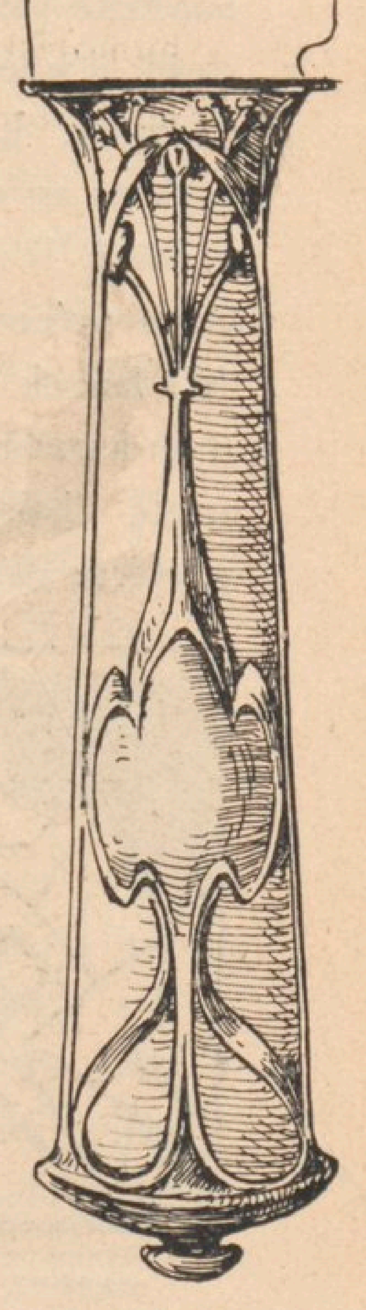
La pelle à sel est figurée au-dessus, avec le renflement d'une feuille, ornement d'art pratique, qui empêche le sel de s'accumuler en quantité trop grande sur l objet. Une églantine ciselée en décore la spatule.

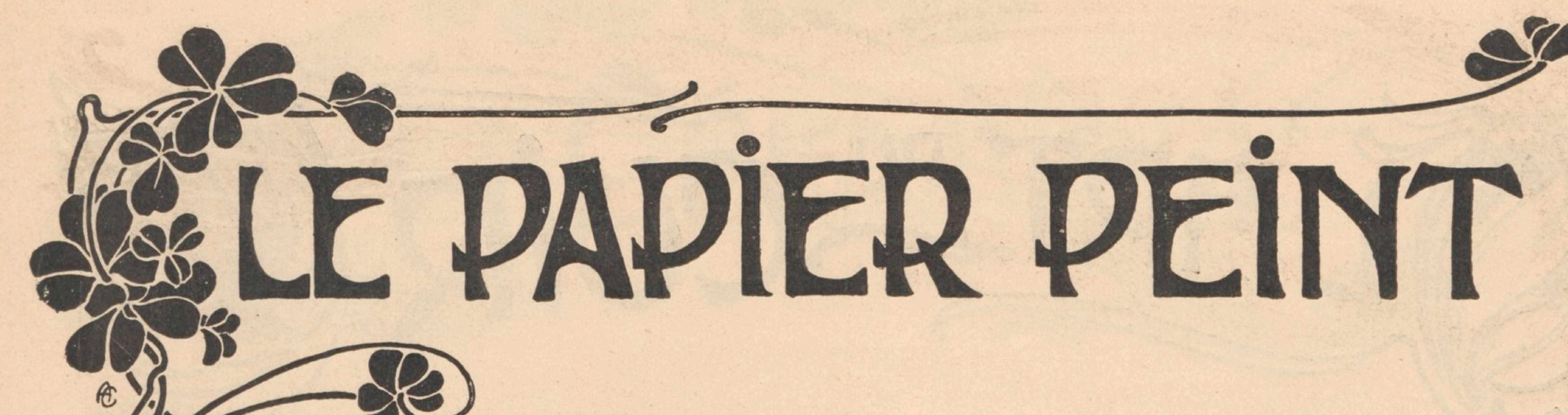
Enfin, nous avons un projet de manche à couteau d une décoration presque classique, mais plus allégée dans ses lignes, plus claire et plus nette que l'assemblage d'arabesques dont on avait coutume d'orner les manches de couteau jusqu'ici, et qui doit être exécuté en argent ou métal fondu et reciselé.

On était demeuré jusqu'ici, pour le choix des ornementations des œuvres d'orfèvrerie, dans une stabilité un peu trop routinière. Les ornements dont on agrémentait les diverses pièces d'un service de table étaient, en général, non seulement minuscules et précieux — et nous prenons le mot précieux dans sa signification péjorative — mais encore d un ensemble trop diffus et trop enchevêtré.


CUILLÈRE A SUCRE

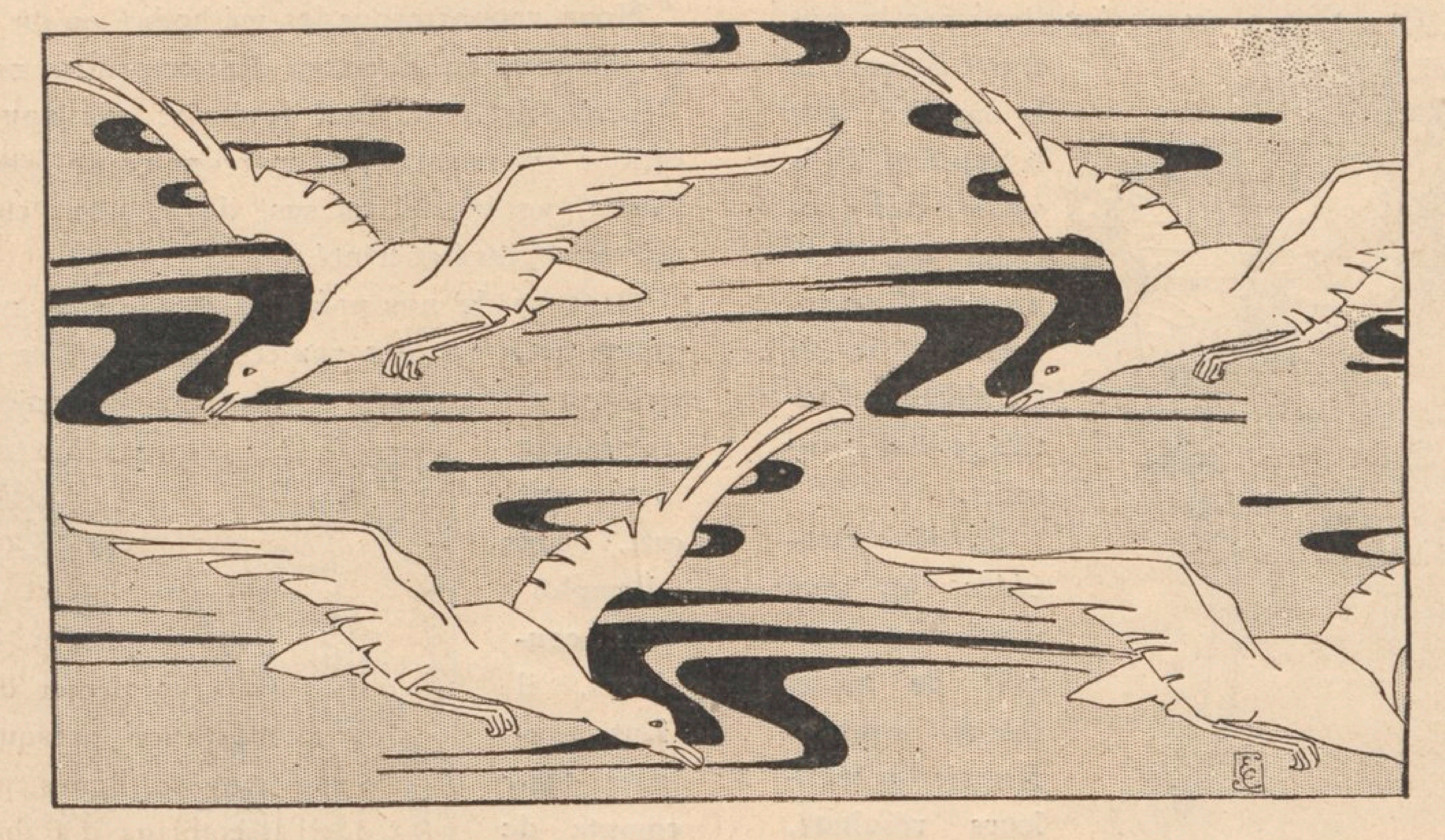
Sans doute, les ciselures qu'on exécutait sur le métal étaient d'une finesse irréprochable — les excellents ouvriers ont existé de tout temps, même pour les pires ouvrages; — mais tout ce grouillement de courbes, ces feuilles mièvres et lilliputiennes, la profusion surtout avec laquelle on les répandait, ne satisfaisaient que médiocrement notre goût national et inné de la décoration limpide et simple. S'il fut une époque où la prolixité du dessin ornemental put étonner plutôt que charmer nos compatriotes, il n'en est plus de même aujourd'hui, pour nos contemporains. La réforme du détail, qui a commencé en architecture, a gagné les arts les plus subtils, parmi lesquels l'orfèvrerie. La synthèse est l'expression de la pensée, que nous préférons à toutes les autres.


MANCHE A COUTEAU



Nous donnons aujourd'hui un modèle de papier peint et une reproduction de frise décorative.

Le papier de tenture est destiné à décorer une pièce un peu sombre, les couleurs qui l'animent étant, d'après la conception de l'auteur, faites de tons clairs qui reverbèrent la lumière et semblent solliciter le jour hésitant. Nos lecteurs auront reconnu, au premier aspect, la manière précise et ingénieuse de Causé, sa composition nette et large.

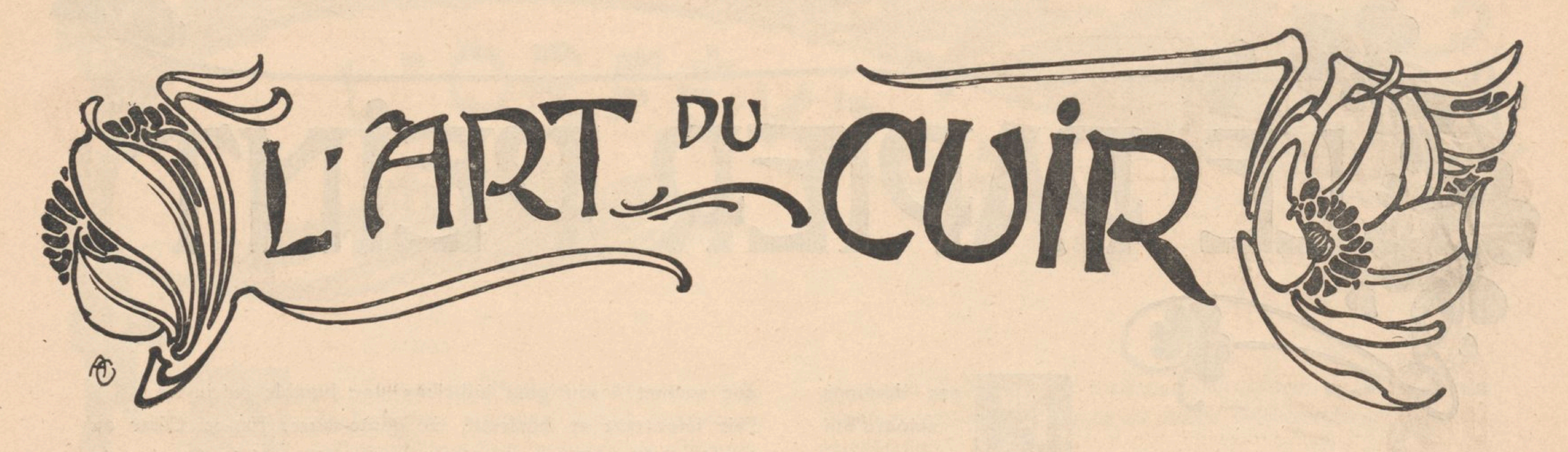

PROJET DE CAUSÉ POUR PAPIER PEINT

Le sujet est un vol de canards qui passent et repassent au travers de nuages synthétisés et catégoriques. Le fond est jaune clair, et le décor gris vert, d'un gris vert sans violence, toutefois, En plus clair encore, d'un blanc gris quelque peu bleuté, filent à tire d'aile les canards, sur le fond qui, tout lumineux qu'il est, sert de repoussoir.

La frise que représente notre seconde gravure est d'un agrément humoristique et saura égayer une salle à manger. Un minuscule marmiton, appuyé sur une gigantesque écumoire, goûte la sauce que soumet à son goût judicieux une humble cuisinière. Il a l'air important et impératif, ce goûte-sauce. Est-ce César ou Laridon ? C'est César, n'en doutez point : il prit lui-même le soin de se parer de l'attribut des vainqueurs, une couronne de laurier trouvée à la cuisine, et qu'il eût peut-être mieux fait de jeter dans le ragoût. Il est impératif et impérial. Il doit voir le soleil d'Austerlitz dans la lueur des fourneaux. Peut-être est-il lauréat *(laureatus)* de la fameuse académie de cuisine qui siège au Palais-Royal. C'est ce qui explique la déférente humilité de la cuisinière. Ces guirlandes de saucisses auxquelles est attaché un perdreau bardé, sont un motif décoratif très couleur locale... et qui ne manque pas de saveur, insinuerait Willy. J'en dirai de même pour la bordure d'écrevisses et de rougets.

Cette frise est exécutée ton sur ton, en camaïeu. Du moins, ce fut la conception première de l'artiste. Quant à nous, qui ne sommes point ennemis des initiatives personnelles et des commentaires de couleur ajoutés judicieusement au thème primitif, nous ne trouverions pas déplaisante une harmonie moins monochrome appliquée à cette frise.

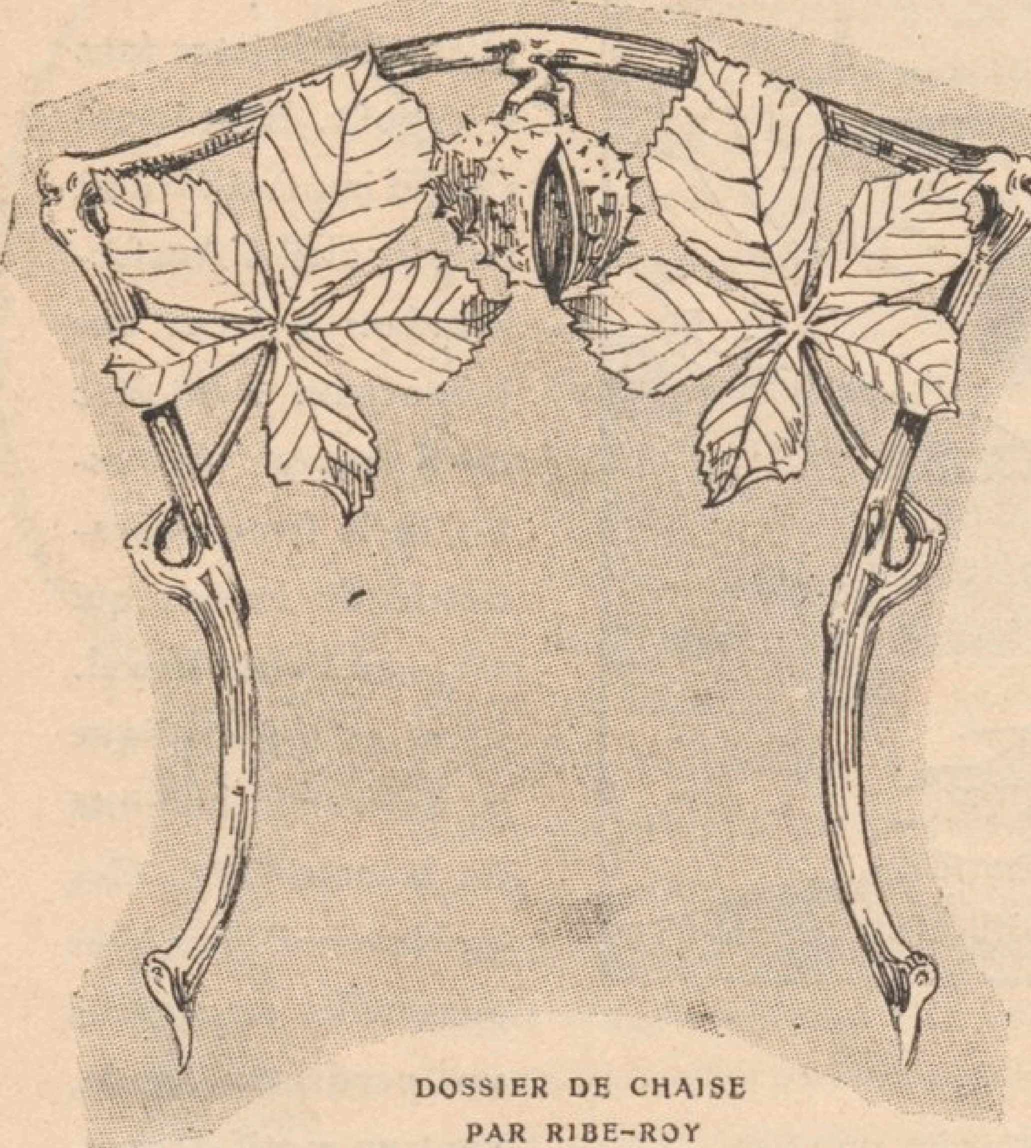

FRISE DÉCORATIVE POUR SALLE A MANGER (DE MIQUEL)



L'Art du cuir



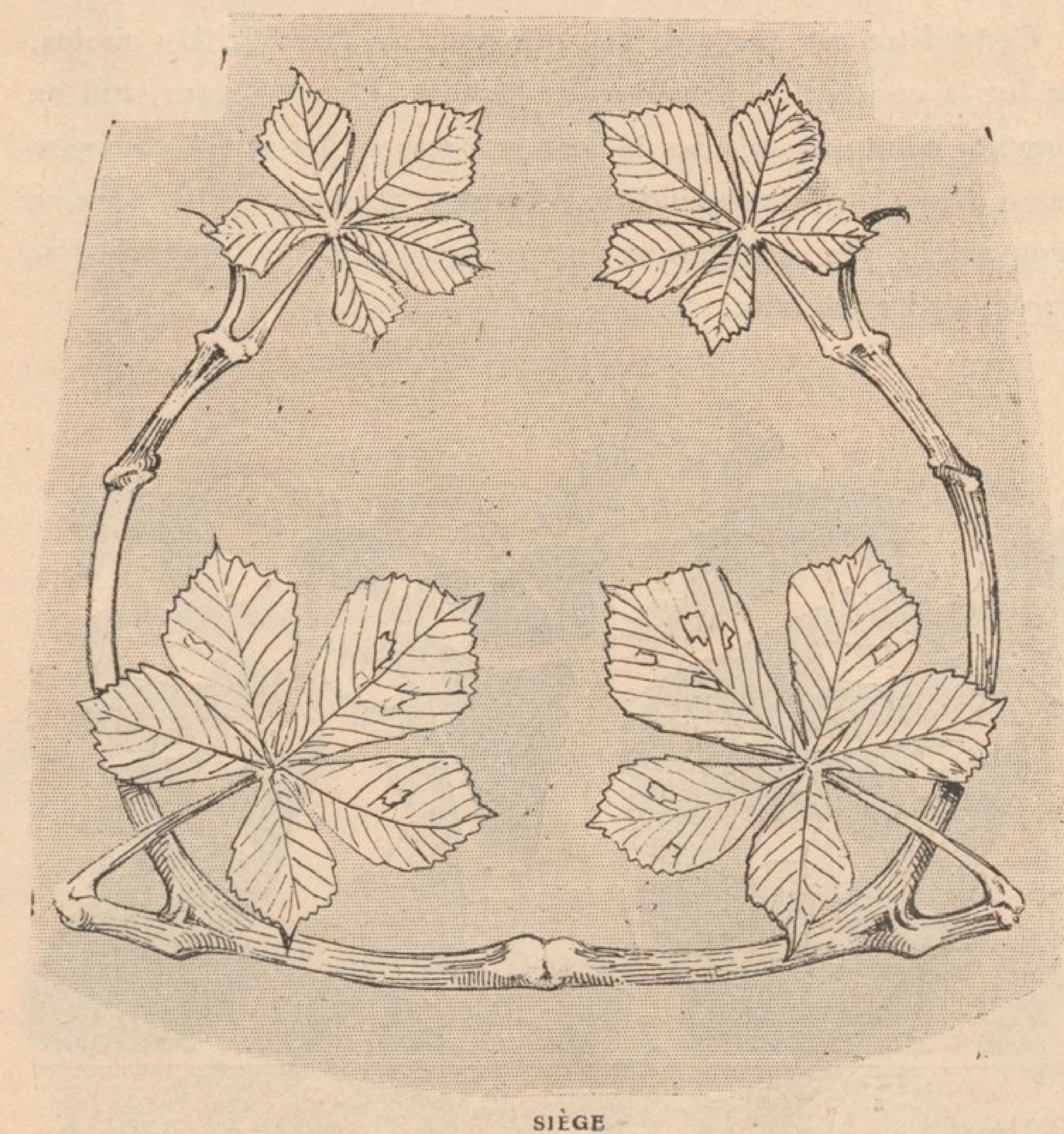
De plus en plus, la mode préconise l'emploi du cuir dans l'ameublement, la gainerie, la reliure et même le vêtement. Et cet engouement s'explique par la modicité du prix de la matière, par la rapidité et la variété des procédés qui l'ornent et la transforment, et la simplicité de l'outillage indispensable.



DOSSIER DE CHAISE PAR RIBE-ROY

Parmi ces procédés, les plus usuels et ceux qui, en même temps, peuvent fournir les meilleurs résultats, sont la peinture, l'estampage, la ciselure et le plus répandu de tous, la pyrogravure.

M. Eugène Belville donne d'excellents conseils à ceux que tente cet art du cuir, aux *cordouanniers*, comme il les désigne étymologiquement, tout en regrettant que des amateurs inhabiles se laissent trop séduire par la facilité d'obtenir, presque à coup sûr, des effets appréciables.

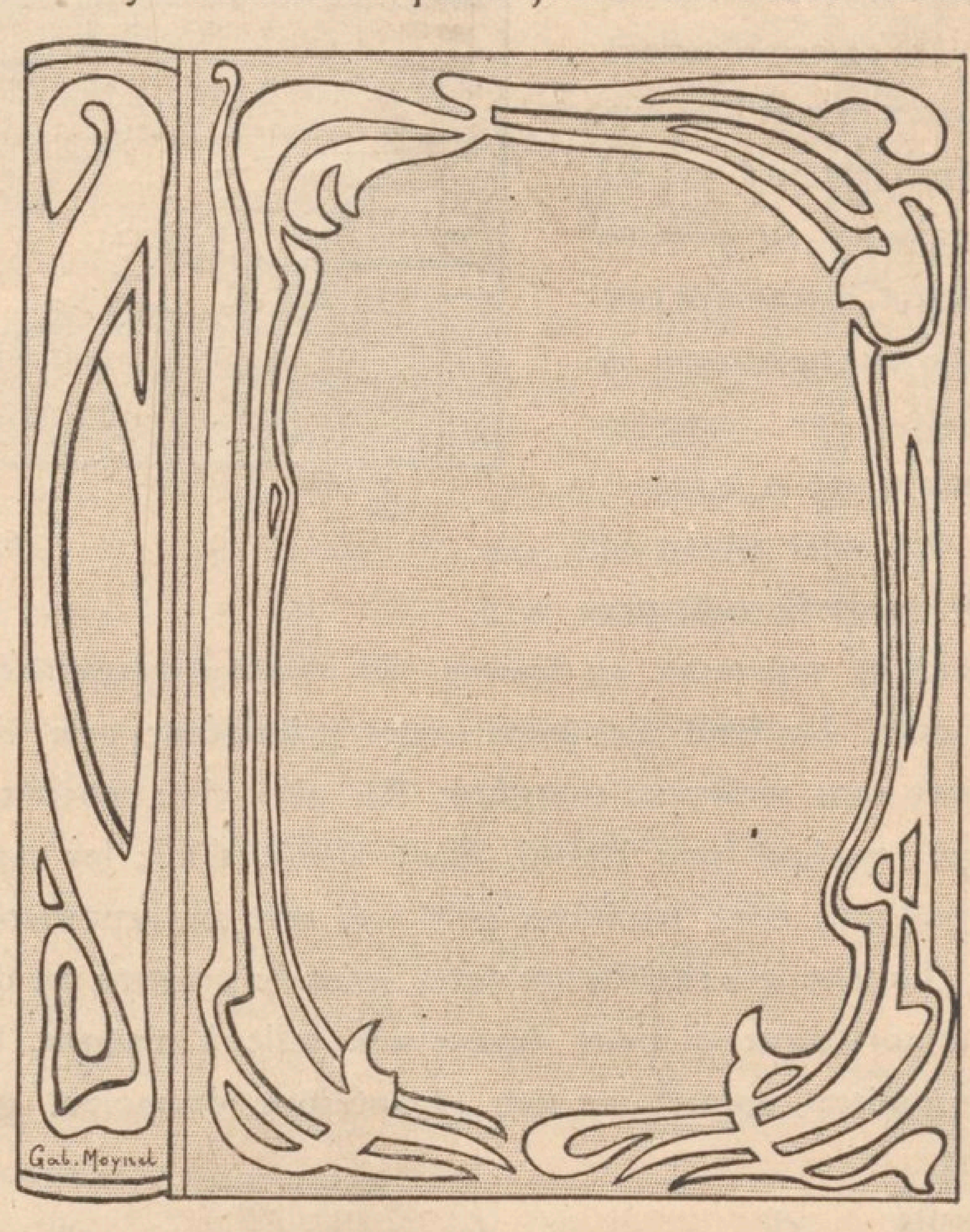


SIÈGE

Nous rapporterons les méthodes qu'on pourra appliquer aux projets que nous donnons dans ce présent numéro.

Le dossier et le fond de chaise que nous reproduisons, applications ornementales de marronnier en feuilles, d'un côté, et, de l'autre, agrémenté, en sus, de marrons entr'ouverts, se fera en cuir pyrogravé et teinté.

Dans un de nos précédents numéros, nous avons parlé de la pointe de feu et des couleurs susceptibles de rehausser le dessin pyrogravé. Nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Nous ferons remarquer seulement que, dans l'emploi des couleurs, il faut toujours tenir compte de cette coloration automatique qui patine le cuir exposé à l'air ; et que, par conséquent, il est d'une sage prudence d'outrer, de forcer un peu ses effets, que quelques jours à peine suffiront à atténuer. Les délicatesses de ton disparaissent avec une rapidité déconcertante. Il faut donc se garder d'employer les nuances trop fines.

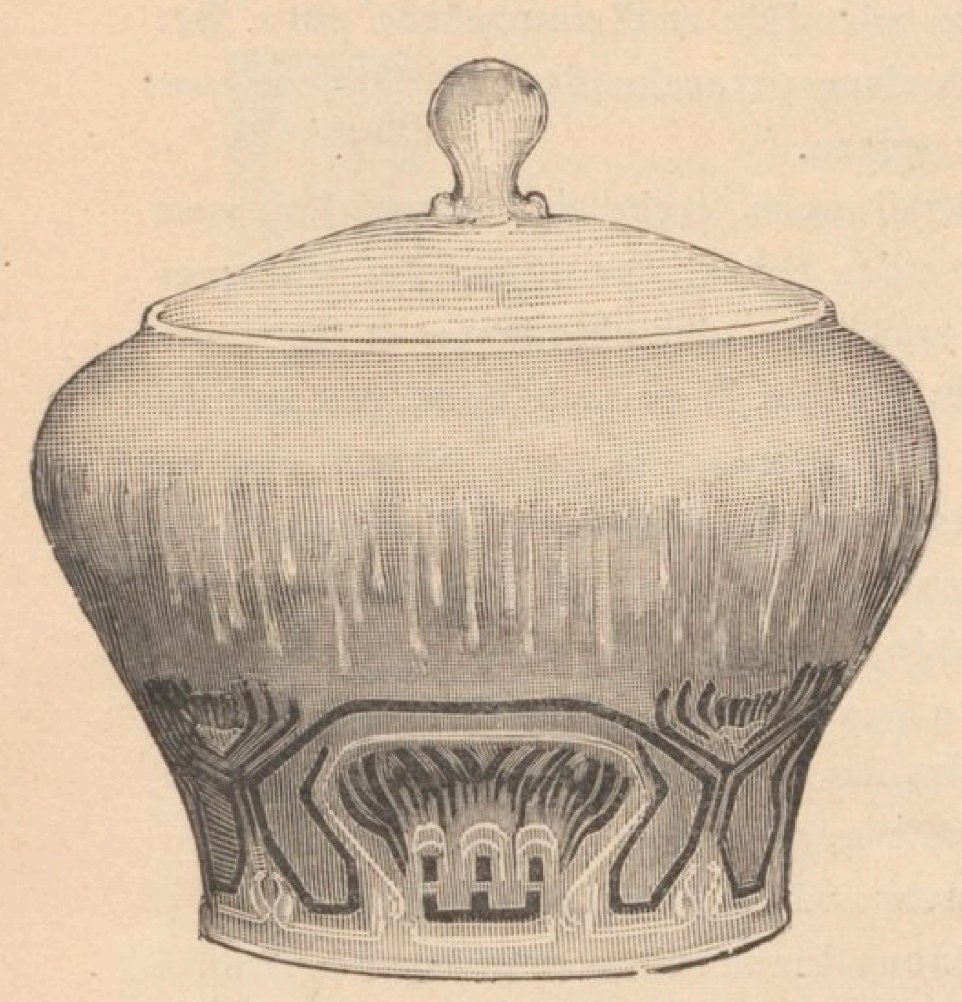


RELIURE DE G. MOYNEL

La reliure de Gabriel Moynel, que nous soumettons ensuite à nos lecteurs, fantaisie décorative aux lignes d'une aimable désinvolture, sera exécutée en cuir ciselé. Et nous répétons, à ce sujet : « Ce que nous appelons assez improprement ciselure, pour le distinguer du repoussé qui se fait sur les deux faces du cuir, consiste à déterminer un relief dans l'épaisseur même du cuir en diminuant celle-ci d'une façon variable. Elle s'appuie sur le même principe que le repoussé, c'est-à-dire sur la propriété du cuir de devenir malléable, à l'état humide, et de conserver, à l'état sec, la forme qu'on lui a donnée pendant qu'il était amolli. Elle en diffère en ce que le travail se fait uniquement sur la surface extérieure de la peau, ce qui permet de travailler le cuir tout monté, avantage précieux, en particulier, au point de vue de la reliure. »



Dans le grand et incontestable effort tenté pour la rénovation en France de l'art de la céramique, deux tendances diverses, contraires même, se sont montrées. D'une part, on a voulu faire du nouveau en cherchant des formes bizarres, capricieuses, illogiques à dessein, et des tons heurtés, singuliers, violents. Les premiers essais étonnèrent et plurent. On força la note. Et bientôt on ne tarda pas à faire des vases où l'anse était dix fois plus importante que la panse, à proposer à l'admiration du public des manières de carafes, où l'on semblait avoir épuisé, dans la confection du col interminable, toute la matière dont on disposait.

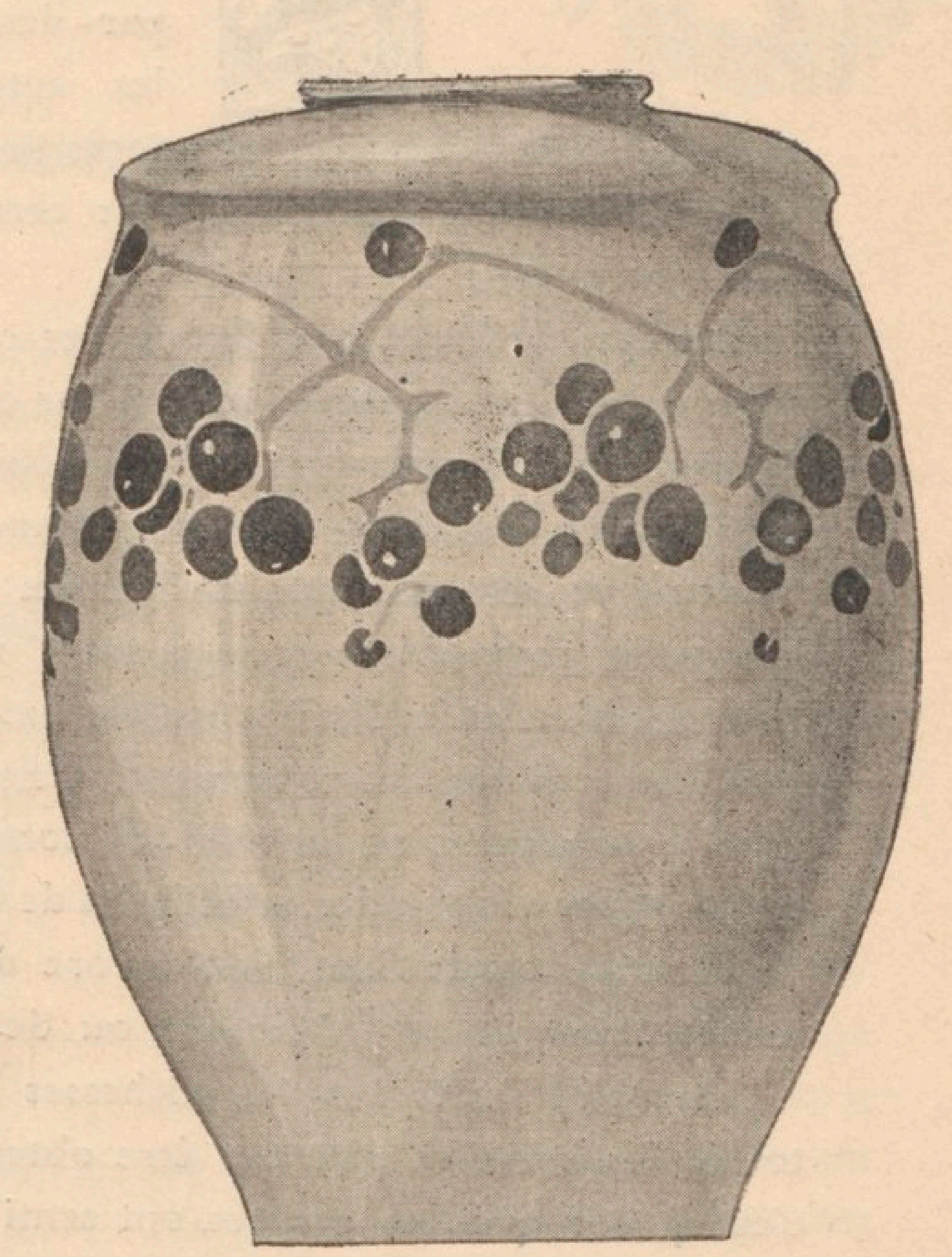


SUCRIER DE DE FEURE

L'autre tendance est, dans la tentative vers une beauté neuve, dans la conquête de l'inédit, de rester et de vouloir faire très simple. Chercher, par une synthèse claire, à exprimer avec peu beaucoup, c'est être simple sans être pauvre.

Certes, la première méthode est parfois intéressante, souvent curieuse. Mais elle est dangereuse et impratique. Les objets qu'elle crée ne peuvent servir à rien. Forcément, et par une sorte d'impérieuse nécessité physiologique, l'œil se lasse et se choque de ces heurts de couleurs, de ces bizarreries de contours. Tout au plus, en un intérieur où l'on s'est amusé à faire une grande place à la céramique, ces formes peuvent-elles distraire. Ainsi dans quelques pièces de l'hôtel du peintre Albert Besnard. Mais descendez ces pièces de céramique de l'étagère qu'elles ornent, à quoi seront-elles bonnes? Pas assez belles, la plupart, pour être inutiles; elles sont pourtant, par leur architecture même, condamnées à cette inutilité. Or, s'il est un art qui permette cette union toujours désirée de l'utile et du beau, c'est incontestablement l'art de la céramique. L'histoire nous le prouve, elle, pour qui la céramique si souvent est un document sérieux et probant, un auxiliaire dans sa résurrection de la vie des peuples morts. Pourquoi renoncer, de propos délibéré, aux véritables destinées de cet art de l'argile et du feu, pour parler comme le poète antique?

Au contraire, rester dans une simplicité intelligente qui ne fatigue pas le regard et facilite le rôle usuel de la céramique, est certainement la vérité.



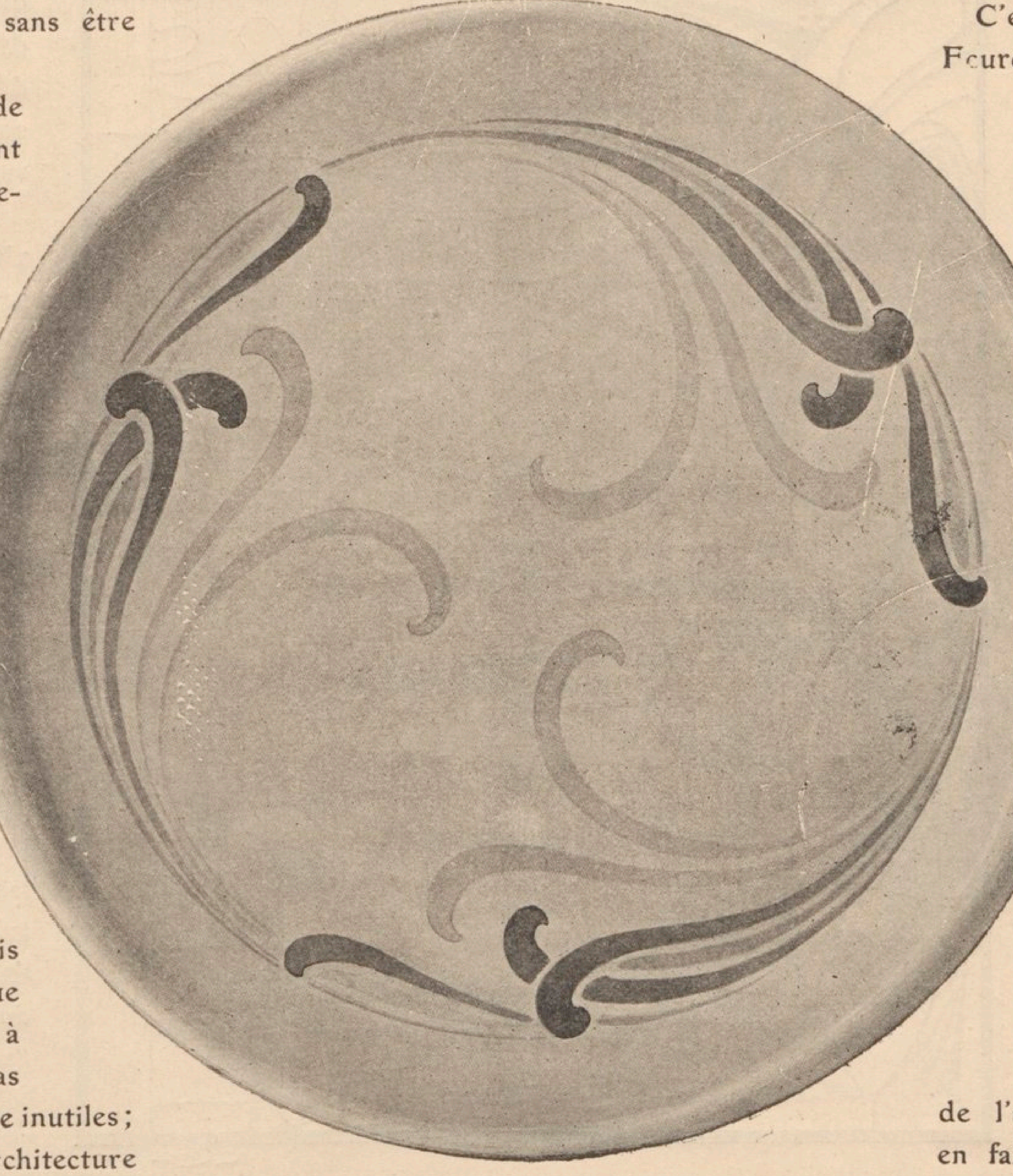
VASE DE PUYPLAT

Les trois modèles que nos gravures proposent seront d'éclatantes preuves à l'appui de notre dire.

C'est d'abord un sucrier, de de Feure, en porcelaine de Limoges. Le décor est mauve. Le fond jaune paille très clair, et les coulées en blanc. Les lignes brisées qui forment le filet sont d'un mauve foncé sur un fond mauve clair.

Les deux autres sont des études pour porcelaine : fond blanc laiteux; décor : deux couleurs. Une harmonie de vert et d'orange. Sur le vase, des fruits de l'été qui légèrement le couronnent. Sur le plat, de simples languettes qui s'estompent ou se teintent graduellement.

Voilà trois pièces qui ne sont pas de vains ornements pour des murs, où des objets d'art véritable feraient mieux, mais qui répondent, sans duperie de l'artiste, à leur destination, tout en faisant la joie de nos yeux et de l'esthétique.



ASSIETTE PORCELAINE DE PUYPLAT



S'il est un art qui, par-dessus tous les autres, soit susceptible de bénéficier du progrès de la science et de l'industrie modernes, c'est certainement l'Art du Vitrail.

Quelque brillants que fussent les coloris du moyen âge, il n'est pas moins vrai que ces mêmes coloris étaient limités dans leurs variétés. On ne savait guère obtenir que quelques nuances d'une couleur, et cela fait que les vitraux de cette époque se ressemblent presque tous, non dans la conception et le dessin, naturellement, mais dans les tons qui les composent. Cette uniformité de coloration se constate par comparaison, soit dans les vitraux des cathédrales de Chartres, de Bourges ou de Sens, soit encore dans ceux des châteaux d'Anet, d'Ecouen ou de Gaillon.

Aujourd'hui, toutes les richesses de ton, toutes les nuances peuvent être obtenues ; et c'est parce que les artistes ont senti et compris cette possibilité de réaliser la couleur de leurs cartons que ce vitrail est remis en honneur parmi nous.

VITRAIL DE COULEURS, ENTOURAGE GRENAT FONCÉ ; FOND, VERT CATHÉDRALE

Nous avons vu, dès lors, tout un groupe de peintres exprimer leurs rêves merveilleux par le verre coloré et translucide. Maurice Denis, Lautrec, Vuillard, Bonnard, Ranson, Roussel, Sérusier l'ont régénéré, cet art que le XVIIIe siècle avait laissé en décadence.

Tiffany, de New-York, a, le premier, traduit ces peintres, que H. G. Ibels avait mis en rapport avec lui, après le succès de son vitrail *« Iris au bord de l'eau »*, au Salon du Champ de Mars. L'artiste américain est arrivé à obtenir des nuances si multiples, dans ses coulées, qu'Ibels, transposant le mot de Gœthe : « L'architecture, c'est de la musique pétrifiée », affirmait qu'avec Tiffany le vitrail était devenu ce qu'il devait être : de la musique translucide.

Nous ne saurions donc trop recommander l'emploi du vitrail dans l'architecture moderne. Il met de la joie ou du mystère dans l'intérieur des habitations, la note chantante ou murmurée de ses couleurs, l'imprévu toujours harmonieux de ses réalisations. Nous en avons besoin pour que la lumière nous parvienne gaie, joyeuse, franche. Le verre coloré met du rose, du bleu, de l'or, dans le ciel mélancoliquement gris trop souvent ; grâce à lui, on se réveille le matin, avec une première impression de temps splendide et d'atmosphère pure. Ses belles couleurs translucides ne laissent pas passer le spleen.

Le vitrail nous cache également les vues maussades des cours, des toits, des fabriques dans la campagne, des obsédantes et fâcheuses cheminées d'usine. Il ne nous laisse voir que du rêve, du merveilleux ; et nous aimons tout ce qui transforme la réalité et l'idéalise. Cette mosaïque de verres teintés et translucides, c'est de la poésie pour notre œil. « De la lumière ! de la lumière ! » s'écriait ce même Gœthe que nous citions plus haut. Avec le vitrail, c'est plus que de la lumière que nous pouvons demander ; nous pouvons réclamer l'arc-en-ciel.

Causé nous donne raison en nous apportant les deux modèles de vitraux que nous reproduisons.

Mentionnons, tout d'abord, au bas de la page, un vitrail pour petite fenêtre (1 m. 50 au plus), destiné à cacher une vue sans intérêt — vue sur une cour, par exemple — ou à poétiser la lumière qui éclairera un escalier. L'encadrement sera en verre américain découpé, rehaussé de grisaille ; le semis de fleurs en grisaille, bistre sur verre transparent.

L'autre gravure représente un vitrail de couleurs plus chatoyantes. L'entourage en sera grenat foncé et le fond, après l'encadrement, vert cathédrale. L'ornementation, d'une fantaisie toute décorative, présente deux couleurs : le vert olive et le mauve clair. Quant aux étoiles du haut, elles apparaissent en jaune clair.

Les modèles que nous soumettons à nos lecteurs sont d'une conception moins rigoureuse que les modèles de vitraux d'église. Aussi ne faut-il pas oublier, si on veut les faire exécuter, que les tons à adopter doivent être très clairs, la beauté du dessin devant ressortir par le cernement de la mise en plomb.



VITRAIL POUR PETITE FENÊTRE



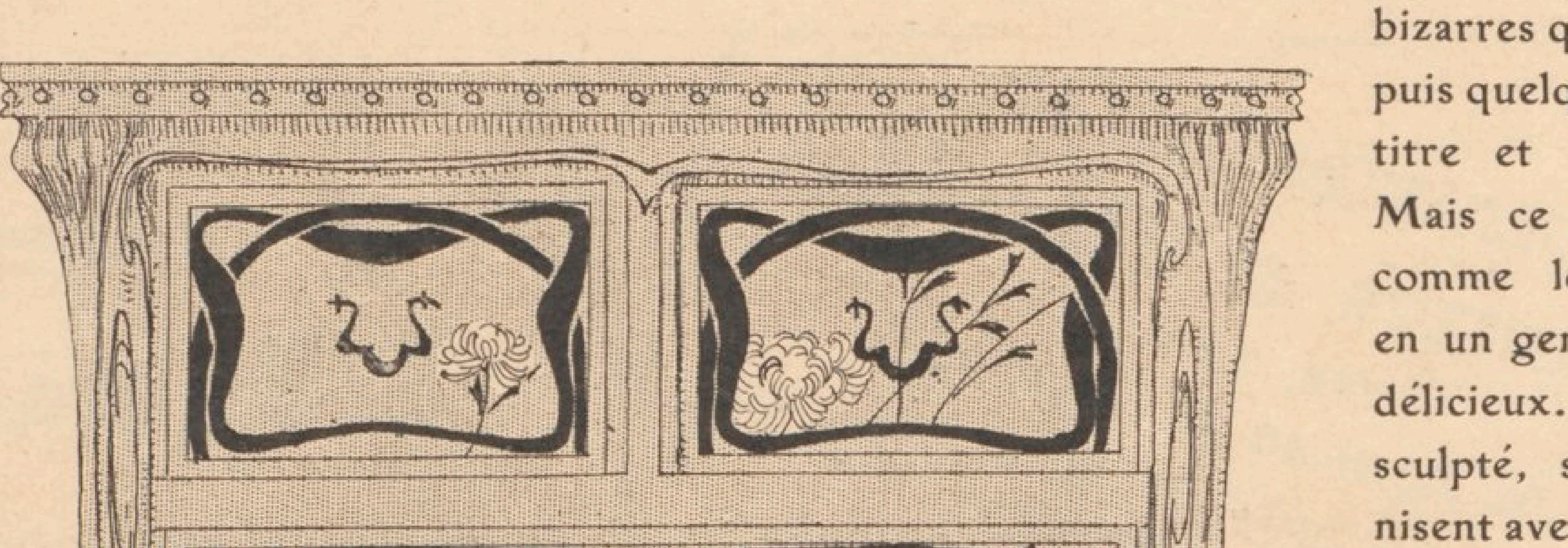
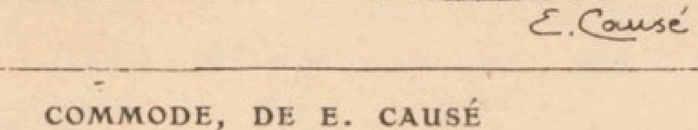
Imprimerie JEHLEN et LÉGUILLON, 18, rue Saint-Sauveur, Paris. *Le Directeur-Gérant :* LÉON RUFFE.







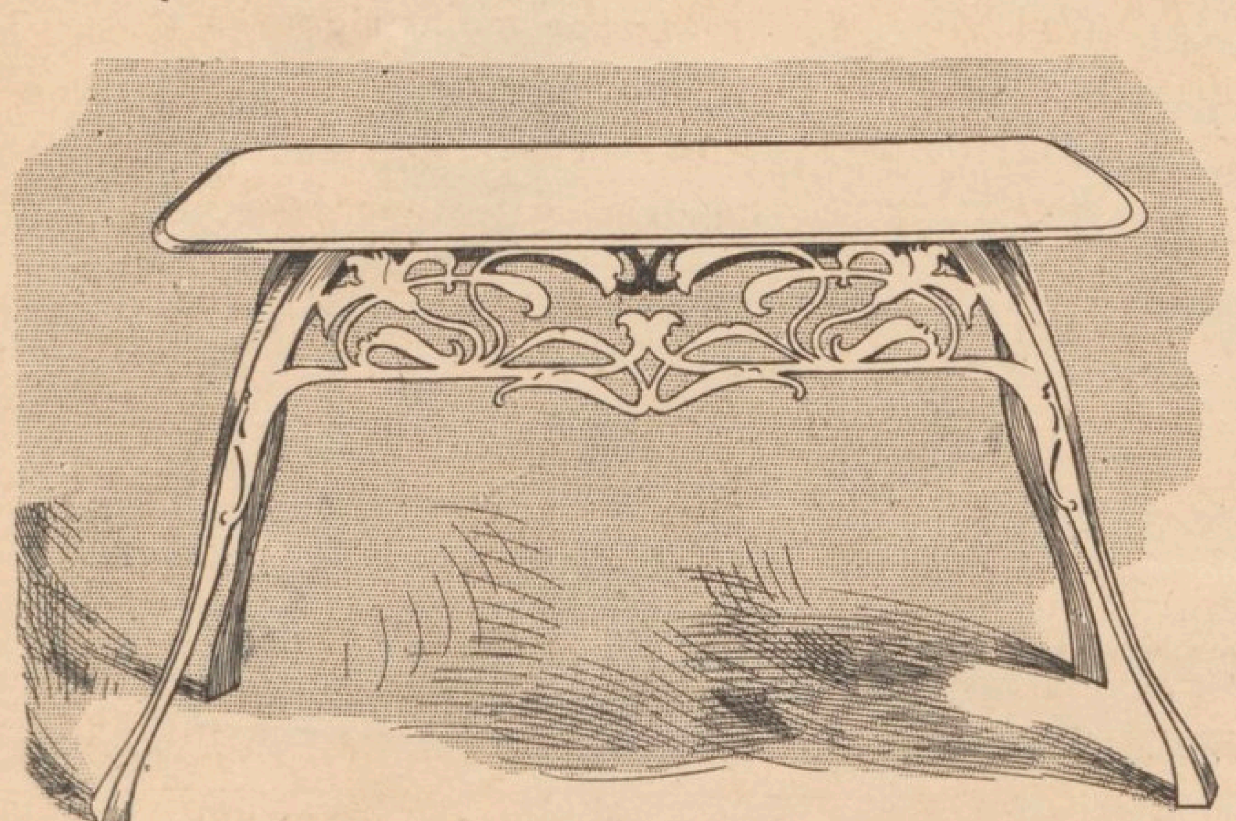
Nous nous faisons très souvent une conception erronée de l'art grec. On a célébré, d'une voix jamais lasse, la blancheur des statues de la Grèce, l'éclat des temples marmoréens aux tons uniformes et doux, et, dans ce qu'on a pu retrouver, en ce pays, de son art décoratif, la sobriété des contours et des teintes. Or ces statues, nous le savons pourtant, étaient, pour la plupart, colorées, et si bien que, sur certaines, les siècles et la terre où elles gisaient enfouies, n'ont pu ronger le vert des yeux, le vermillon des joues, le bleu, le jaune ou la pourpre des péplums ou des chlamydes. De même pour les temples. Et les meubles, les vases, les motifs d'ornementation des murailles présentaient, au contraire, des recherches de tonalités qui effareraient peut-être ceux mêmes qui s'exaltent aujourd'hui sur ce qu'ils croient être la conception grecque du beau.

COMMODE, DE E. CAUSÉ

Si nous nous permettons cette longue digression, ce n'est pas afin de trouver des analogies et des ressemblances entre cet art grec, tel que nous nous le figurons (scientifiquement, d'ailleurs) et le modèle de commode que représente notre première figure.

S'il devait être comparé à quelque autre production d'un ancien art décoratif, il rappellerait plutôt, assez vaguement, les formes japonaises ou hindoues. Mais nous voulons seulement montrer que les heureuses trouvailles et les jolies hardiesses, qui le caractérisent, sont dignes d'une époque d'art moins discutée, disons le mot vrai, moins blâmée que la nôtre par tout ce que le monde renferme de soi-disant et prétentieux critiques. Nous voulons seulement prouver, une fois de plus, aux adversaires du meuble moderne, que, dans leurs tentatives de création neuve, les artistes grecs, qui, plus que d'autres, eurent le sens délicat de la « mesure », n'hésitèrent pas devant certaines hardiesses qu'eux, aujourd'hui, désapprouvent et condamnent.

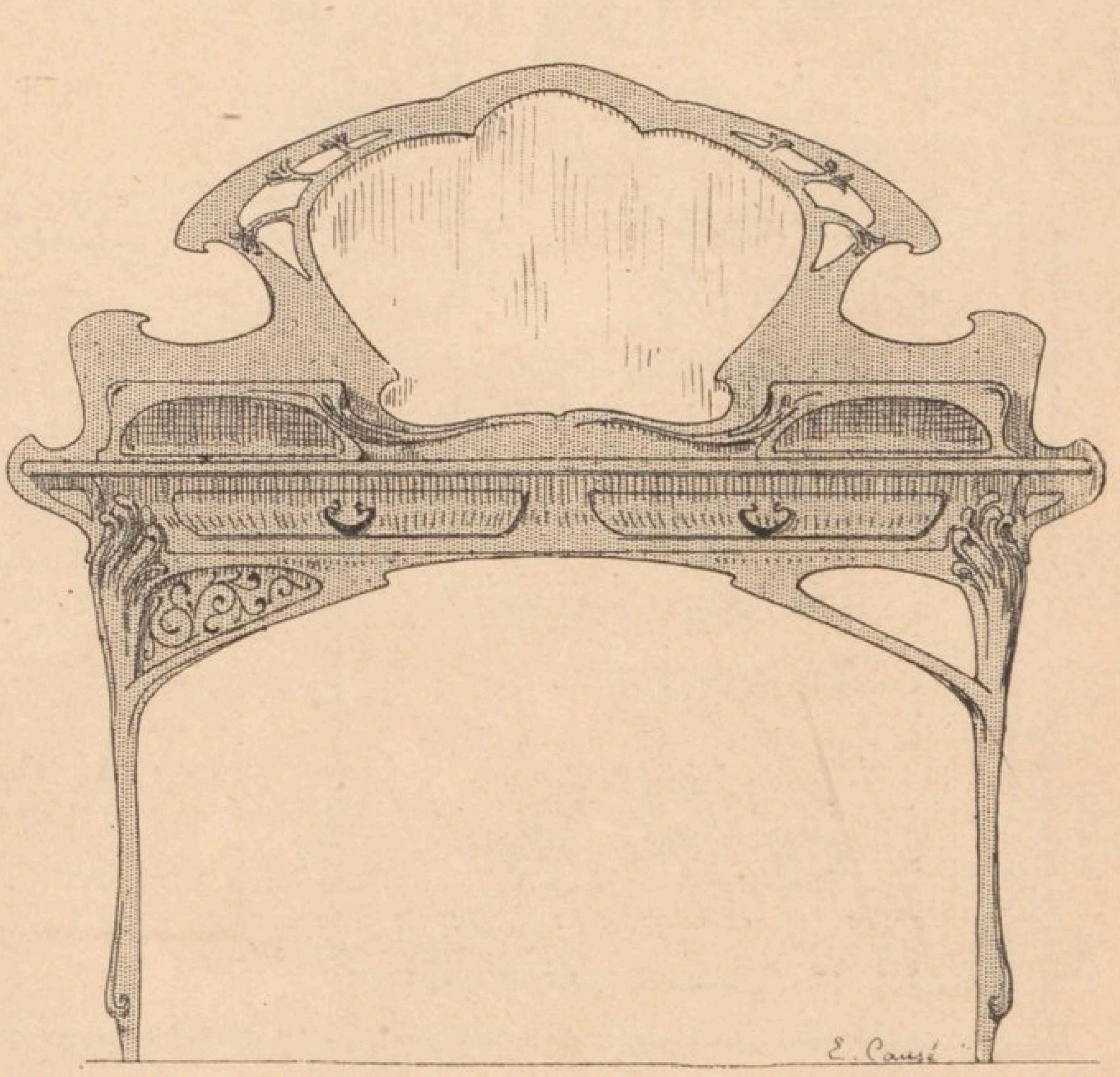


PETITE TABLE, DE MIGNOT

Ce meuble d'E. Causé vaut par sa construction générale et par l'heureux choix des matières employées. C'est une commode, qui justifie son nom, ce qui n'arrive pas toujours avec les instruments bizarres qu'on nous a présentés, depuis quelques années, comme ayant titre et qualités de commodes. Mais ce meuble pratique réunit, comme les meubles de Rilscuer, en un genre si différent, l'utile au délicieux. Tout en bois de corail sculpté, ses tons rouges s'harmonisent avec les incrustations d'ébène des tiroirs. Les fleurs courant à travers ces encadrements sont en ivoire. L'ivoire gravé également, est incrusté de marqueterie. Les coins sont sculptés. Ces oppositions de chrysanthèmes ivoirins et de ces entrelacs d'ébène sont d'un effet imprévu et charmant.

La petite table (figure 2), quoique moins précieuse, mérite l'attention par des mérites analogues. C'est la même intelligence pratique qui a dicté sa forme : voyez ces pieds écartés pour plus de stabilité, et ce plateau unique borde un léger filet. Et c'est la même souplesse moderne dans le dessin du bois ajouré, qui relie par un motif harmonieux le plateau et les pieds de la table.

Après avoir admiré, après avoir approuvé, on peut jeter un regard satisfait sur cette coiffeuse, devant laquelle l'imagination se plait à asseoir quelque accorte Parisienne, dont la blonde chevelure, en se mirant dans la glace encastrée, ferait jouer ses tons d'or à côté des reflets de cet érable verni, orné de fines sculptures, avec quoi fut conçu et sera exécuté ce petit meuble féminin.



COIFFEUSE, DE E. CAUSÉ



Spécialité de Services de Table
FAIENCES PO CELAINES CRISTAUX
GRAND DEPOT
E. BOURGEOIS
PARIS. — 21 et 23, Rue Drouot, 21 et 23. — PARIS
Création et Mise en Vente de Nouveaux Modèles
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
Henri BEAU
ÉLECTRICITE
Lustrerie d'art — Décoration lumineuse
18, Boulevard des Italiens
BUREAUX et ATELIERS
226, Rue St-Denis
PARIS
Téléphone 145-73
A. COSSARD
GALERIES GALLAY
Bronzes et Meubles
DE STYLE
5, Avenue de l'Opéra, 5
PARIS
HORLOGERIE DE HAUTE PRÉCISION
Fabrique Exact
DE
CHAUX-DE-FONDS (Suisse)
18bis, Boul. des Italiens - 58, Boul. Haussmann
PARIS
263.30 - TÉLÉPHONE - 288.11
HENRY
A LA
Pensée
OUVRAGES
DE DAMES
DE STYLE
MODERNE
5, Rue du Faubourg-Saint-Honoré
PARIS
L'Intérieur Moderne
MEUBLES : DÉCORATION
PAUL BEC
10, Rue de Chaligny, 10
PARIS
Exécution sur Plans et Devis
Bibliothèque-Tournante TERQUEM
(MARQUE DÉPOSÉE)
pour LIVRES et MUSIQUE
Appui-Livres, Chevalets, Porte-Dictionnaire, etc.
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE
Em. TERQUEM
19, Rue Scribe, PARIS
BOIN-TABURET
G. BOIN & HENRY
SUCCESSEURS
Orfèvres-Joailliers
3, Rue Pasquier. — PARIS